Document généré le 6 juil. 2025 19:13

Voix et Images

Nepveu, Pierre. 1979. *Les mots à l'écoute, poésie et silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises ».

Michel Lemaire

Volume 5, numéro 2, hiver 1980

Yves Thériault

URI : https://id.erudit.org/iderudit/200218ar
DOI : https://doi.org/10.7202/200218ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lemaire, M. (1980). Compte rendu de [Nepveu, Pierre. 1979. *Les mots à l'écoute, poésie et silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises ».] *Voix et Images*, *5*(2), 407–409. https://doi.org/10.7202/200218ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pierre Nepveu:
Les mots à l'écoute, poésie et silence chez Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe,

Québec, 1979, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises ».

Pierre Nepveu, dans une de ses chroniques de *Lettres québécoises* (No 15, août-septembre 1979), affirme que « jamais on n'a tant écrit et tant réfléchi sur la poésie québécoise ». Certes. Et c'est une bonne chose : cette éclatante vivacité manifestée par la poésie québécoise depuis la dernière guerre, il est nécessaire de l'analyser pour en découvrir toute la richesse et, après avoir ainsi fait le point sur le chemin parcouru, poursuivre la route en connaissance de cause (pour reprendre un cliché). Mais lorsqu'il ajoute qu'« on ne compte plus les ouvrages critiques consacrés à tel poète, à telle période », qu'« un corpus critique est désormais constitué », je pense qu'il se laisse emporter par l'enthousiasme. Ce corpus me semble encore très fragmentaire et les études approfondies (par exemple sur la génération de l'Hexagone et la « poésie du pays ») encore trop rares. *Le Temps des poètes* de Gilles Marcotte se tient toujours assez seul au-dessus de la mêlée, suivi de certaines monographies de la collection « Lignes québécoises » aux Presses de l'Université de Montréal.

Aussi l'essai de ce même Pierre Nepveu, *les Mots à l'écoute*, loin de se perdre dans la foule de ses prédécesseurs, me paraît-il occuper d'emblée une place de premier plan. Et ce, d'autant plus, en raison de ses qualités intrinsèques. À travers les œuvres de Fernand Ouellette, Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe, son auteur se propose d'étudier la conjonction de la poésie et du silence. En fait, peut-être le silence est-il un fil directeur trop mince (ou infini), et la lecture de ces œuvres m'est apparue surtout centrée sur le désir et la folie. Pierre Nepveu nous présente en premier lieu *Poésie* de Ouellette. Cette œuvre se situe dans le prolongement d'une longue tradition littéraire dont les sommets sont la poésie courtoise et le romantisme allemand. Il s'agit, essentiellement, dans et par les mots, d'une quête spirituelle, celle d'une unité supérieure dans la lumière de l'être. Quête mystique mais fortement incarnée, l'érotisme poussant le poète au travers des murs charnels, dans une « poétique de la tension » entre « l'ici et maintenant » et l'absolu :

> Autant certains poètes de l'Hexagone semblent chercher pendant les années cinquante à cerner une singularité, à définir un espace qui nous

> est propre, autant Ouellette écrit vers le général, l'abstrait — et je n'emploie pas ces mots dans un sens péjoratif. C'est une morale de substances et d'essences: vie, mort, homme, espace, pesanteur, lumière, silence, infini, mémoire, et de figures fondamentales: soleil, nuit, pierre, arbre, oiseau, ange, sang. (p. 46)

Se tournant vers *l'Homme rapaillé* de Miron, Nepveu s'efforce immédiatement de dépasser les poncifs et trace le portrait d'un « Miron dépaysé ». C'est dire qu'il dépoussière la thématique du pays pour montrer comment ce pays pour lequel se bat l'homme rapaillé, ce « Québec ma terre amère ma terre amande », est en même temps un « pays illimité », une utopie, au sens précis du terme (rejoignant ainsi l'idée chère à Miron que le singulier représente la voie privilégiée pour atteindre l'universel). Nepveu analyse avec beaucoup de clarté le romantisme de Miron, cette écriture focalisée sur un moi déchiré, passionné, titubant entre la pauvreté glacée du non-poème et la chaleur des camarades militants du pays à bâtir : « La poésie dit l'homme en train de se refaire, le sujet cherchant la continuité avec lui-même et avec le collectif ». (p. 159)

L'œuvre de Paul-Marie Lapointe est abordée par le biais du plaisir de la lecture du *Réel absolu*. Nepveu y voit « l'évidence de la poésie ». Reprenant l'idée de la structuration musicale des poèmes de Lapointe, il réussit à pénétrer cette écriture pourtant si lisse et si opaque sous son apparence de simplicité :

> Il s'agit en particulier de la prédominance d'une énonciation impersonnelle, nominale ou à la troisième personne de l'indicatif présent; ensuite, d'une juxtaposition d'images autonomes qui gravitent dans l'espace du thème ; enfin, et en conséquence des deux traits précédents, d'une poésie qui se caractérise par ses effets de « naturel » ou d'évidence et par une réduction de la tension interne. (p. 239)

Nepveu en démonte les mécanismes autour des deux pôles de la gravitation et de la fragmentation.

Les grandes qualités de ces trois études sont l'attention aux textes, la précision des analyses, la sympathie qui s'y manifestent. L'introduction de l'ouvrage, multipliant les affirmations générales, me semble discutable. Parler en termes globaux de l'évolution de « toute la poésie moderne » (p. 19) amène à des raccourcis, à des jugements que, pour ma part, je préférerais moins tranchés, plus nuancés. Mais lorsque Nepveu s'attaque aux œuvres proprement dites, il fait preuve d'une remarquable capacité de pénétrer en profondeur les textes, d'en extraire les constantes de l'œuvre en les frottant aux concepts de la critique moderne. Il ne s'embarrasse pas d'une grille critique unique et contraignante. Empruntant à chacune, il étudie ici la symbolique ou la thématique, là la versification ou la syntaxe, selon l'intérêt de ce niveau du texte. On peut en prendre comme exemple l'examen du poème de Lapointe « Hibernations » (p. 220-221) : le texte y est présenté comme un glissement d'une image à une autre par l'entremise d'analogies diverses. Autre exemple très intéressant, l'analyse de l'utilisation des pronoms personnels par

Ouellette (p. 84 sq.), Miron (p. 128 sq.) et Lapointe (p. 210 sq.) : les résultats en sont éclairants et des plus convaincants. Notre auteur y oppose, dans une problématique de l'altérité, le « je » et le « tu » de Ouellette, individualisés mais abstraits, à la relation si proche du vécu du « je » et du « tu » de Miron, débouchant sur le « nous » de la fraternité, ainsi qu'aux pronoms peu personnalisés de Lapointe.

Nepveu se concentre exclusivement sur les textes, mais c'est en fait, me semble-t-il, pour y découvrir, en arrière-plan, une *pensée*, la pensée vivante de l'écrivain, la vie du poète dans l'essentiel de sa quête. Nepveu suit cette pensée à la trace, dans ses développements, ses contradictions, sa dialectique ou ses déchirements. Toutefois, cette attention minutieuse à un objet aussi mouvant, qui constitue la richesse de cet ouvrage dans le détail, fait que l'on perd de vue les perspectives d'ensemble. Les trois études se présentent comme trois masses peu aérées et peu structurées par de simples intertitres. Mais c'est le revers de la médaille, et il ne peut nous faire oublier la grande valeur de ces analyses fluides en contact constant avec les œuvres étudiées, trois œuvres difficiles mais capitales de la poésie québécoise contemporaine.

Michel LEMAIRE